

ANDRE GIDE EN U.R.S.S.

L'cube
21 novembre 36.

Les essais ont lieu à La Spezia. Le duc de Gênes y assiste en personne. Maxim ne peut être présent, retenu à Londres pour une affaire urgente : il se fait représenter. Zaharoff enquête sur les deux remplaçants et arrive à savoir qu'ils aiment boire. Le jour des essais, les représentants de la Vickers-Maxim sont ivres morts dans leur lit et le duc de Gênes, ce jour-là, n'assista pas aux essais du fusil mitrailleur anglais. Ce fut Nordenfeldt qui devint fournisseur de l'Italie.

Quelques temps après à Vienne, Maxim et Nordenfeldt se retrouvent en présence. Zaharoff va trouver l'Archiduc en personne et insiste pour qu'il ne fasse pas un déplacement inutile afin d'assister à des essais d'engins qui n'en valent pas la peine. L'Archiduc se rend quand même aux essais et les armes de Maxim l'émerveillent. Zaharoff soudoie les ouvriers de la Vickers qui sabotent l'arme qui devait servir à de nouveaux essais. Le fusil-mitrailleur Nordenfeldt remporte la palme. La presse ne parle que de lui et le loue.

L'épilogue de ce duel est qu'un mois plus tard naissait la nouvelle firme : « La Maxim Nordenfeldt guns and ammunition company ». Zaharoff avait encore gagné !

Apothéose

Dès 1880, Zaharoff prend en main le marché russe. Il fut là lors de la guerre russo-japonaise, puis lors de celle de 14-18, lors encore de la campagne grecque en Asie-Mineure et à Mossoul ; plus récemment encore lors de la guerre Italo-Abyssinie.

Nous sommes loin du « pézévin » de Constantinople et de l'accusé des juges anglais. Depuis il devint baronnet, grand-croix de la Légion d'honneur ; il se maria à une duchesse espagnole, la duchesse de Villafraña, morte depuis plusieurs années. Il devint le chef de la Vickers, qu'il quitta en 1917. Cette même année, il achète à M. Blanc la banque de Monte-Carlo pour un million de livres, il la revend, quatre ans plus tard, pour trois millions quatre cents mille livres.

Il est l'un des hommes les plus riches du monde.

Mystère

Sir Basil Zaharoff apporte une durée sans pareille vis-à-vis des journalistes et des photographes. Un jour, l'un d'eux avait réussi à pénétrer dans sa résidence du midi de la France, et à lui faire passer sa carte où ces mots indiscrets étaient inscrits :

— De quel pays êtes-vous ? Comment avez-vous obtenu vos décorations ?

Zaharoff fit répondre :

— Sir Basil s'excuse, n'ayant pas de voix, de ne pouvoir chanter. Là est bien Zaharoff !

Mais est-ce bien le vrai Zaharoff qui vient de mourir ?

En septembre 1933, une information anglaise nous apprenait sa mort. Le lendemain un démenti venait de France, il se reposait dans son château de Balincourt. Un journal américain envoya un de ses collaborateurs en Europe pour éclaircir ce mystère ; ce dernier rapporta ce témoignage :

— Sir Basil Zaharoff serait enterré depuis longtemps et c'est un autre homme qui, sous son nom, aurait continué à diriger les diaboliques intrigues des marchands de canons.

Mais je crois que ce dernier trait n'est qu'une légende et que le ciel bleu de Monte-Carlo a bien reçu hier matin le dernier soupir de l'homme le plus mystérieux du monde.

Jacques G. d'Arthes.

Il est rare que la parution d'un livre nouveau soit annoncée dans la presse avec autant d'empressement. Depuis deux semaines, chroniques littéraires, articles de tête, éditoriaux s'annoncent chaque jour, et les lecteurs de l'Humanité seront bientôt les seuls Français qui ne connaîtront pas le Retour de l'U. R. S. S. d'André Gide.

Dans les journaux de droite et de gauche, dans les quotidiens et les hebdomadaires que nous allons citer, nous avons choisi les commentaires les plus caractéristiques d'une petite brochure que nos amis connaissent déjà par l'article de Louis Terrenoire paru mardi dernier. Ils pourront constater que l'aube a donné un son de cloche bien personnel en cherchant la leçon de l'ouvrage dans une petite phrase que seuls nous avons relevée : la réforme de l'homme ne peut se faire uniquement par le dehors.

Joie pour les Pharisiens

M. Emmanuel Berl écrit dans Marianne :

Ce livre admirable de problématique intellectuelle, il va sans nul doute combler de joie les Pharisiens. Et précisément ceux qu'André Gide déteste le plus.

« Vous en revenez de l'U.R.S.S. ? » diront-ils. « Pourquoi y avoir été ? Enfin ! Vous le voyez vous-même, c'est nous qui avions raison. » Et ils vont tous se glorifier d'être perspicaces, ceux qui annonçaient les victoires de Kornilof, de Koltchak, de Wrangel, de Denikine, et ceux qui furent avant vu les Ukrainiens manger des petits enfants crus, et ceux qui affirmèrent que le bolchevisme était une entreprise allemande, et ceux qui déclaraient l'U.R.S.S. totalement incapable de construire aucune usine, de faire emblaver aucun champ. « Nous ne nous trompons pas, nous ! » clamèrent-ils, ces amis de M. André Tardieu.

Hé, leur répondra-t-on, si l'U.R.S.S. S. S. déçoit Gide, c'est précisément qu'il n'y trouve pas ce que vous craigniez qu'il y trouve. C'est dans la mesure même où l'U.R.S.S. se justifie pas vos terreurs qu'elle n'a pas justifié ses espoirs.

Seulement, ils ne comprendront pas cette réponse. Les Pharisiens jamais n'admettent qu'on est disqualifié pour déplorer l'échec d'une entreprise, quand on n'en a pas souhaité d'abord le succès. Les contre-révolutionnaires, quand ils reprochent aux révolutionnaires de n'avoir pas su établir l'égalité, ne sont jamais gênés de s'être eux-mêmes refusés à l'égalité. Les bourgeois critiquant qui reprochent aux disciples de saint François l'éclat trop riche de leurs monastères ne sont jamais gênés d'être plus éloignés que quiconque de la pauvreté franciscaine. Les libéraux qui applaudissent Pascal, lorsqu'il ne trouve pas les Jésuites assez bons chrétiens, ne sont gênés en aucune façon d'être eux-mêmes sceptiques et athées.

Il n'est rien sans doute de plus hâssable que ce pharisaïsme. Il n'est rien sans doute qu'André Gide hâsse davantage. Je l'admire d'y prêter le flanc quand même, de l'avoir fait le sachant plutôt que de manquer à son devoir essentiel qui est de dire vrai. Aucun livre de Gide ne rend davantage que celui-ci le son plein de la vérité.

Eh ! bien ! il faut proclamer que les « pharisiens » (nous ne reprenons pas l'expression à notre propre compte) n'ont pas réagi comme l'imaginait M. Berl.

Gide «n'incline pas l'automate»

Rappelant un mot de Mauriac sur Gide, M. François de Roux (Intransigeant) loue la sincérité constante et absolue du voyageur en U.R.S.S.

Bref, nous le savons, Gide a rencontré le communisme à l'extrême pointe de l'individualisme. Le drame du voyage en Russie, relaté

dans Retour de l'U.R.S.S., est contenu tout entier dans la phrase qui précède. Gide a trouvé à peu près partout en Russie une « complète dépersonnalisation ». « Les fronts, écrit-il, n'ont jamais été plus courbés... » « Je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fut-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé ». Il espérait exactement le contraire du régime communiste. Faut-il dire qu'il conserve malgré tout un grand espoir et que pour lui la cause que l'U.R.S.S. représente ne doit point être tenue pour responsable de ce qu'en U.R.S.S. il déplore ? Il va cependant jusqu'à poser le dilemme. « De toute manière, il y a à débiter. Si ce n'est pas Staline, alors c'est l'homme, l'être humain qui déçoit ». Et si c'est l'homme, quel coup terrible porté à ses plus ardentes convictions !

Ne retrouvons-nous pas une fois encore ici le Gide que nous connaissons et que nous admirons, toujours le même Gide... celui qui n'incline pas, jü-cc une minute, l'automate ?

Un « acte de courage »

En avouant sa déception, écrit M. Gabriel Marcel dans l'Europe Nouvelle, André Gide s'aliénera des admirateurs sans gagner des suffrages chez ses adversaires d'hier.

M. André Gide vient d'accomplir un acte de courage parfaitement authentique. C'est une chose qu'il faut reconnaître simplement, honnêtement, sans vibrato, sans exclamation. Bien qu'il ait certainement cru le contraire, ni la publication de Corydon et de Si le grain ne meurt, ni celle du Voyage au Congo, ni sa conversion au communisme ne comportaient pour lui de risques sérieux : en réalité, chaque fois, il jouait sur le velours. Cette fois-ci, il en va tout autrement. Dans l'atmosphère spirituelle empestée qui est celle où nous vivons, les très graves réserves qu'il est amené à formuler à la suite de son voyage sur l'état présent de la Russie lui aliéneront beaucoup de ses admirateurs de fraîche date. Et comme il n'abjure en rien sa foi — c'en est une — dans le communisme lui-même, son livre ne lui vaudra guère de suffrages chez ses adversaires d'hier — et de demain. Bien rares, je le crains, sont ceux qui, faisant d'ailleurs toutes réserves sur son credo, lui auront gré d'avoir marqué avec netteté, avec force, ce qui, au cours de son voyage, lui a causé une gêne, un malaise parfois insupportables. Mais ceci tient seulement, je le répète, à la foncière boussette d'une époque empoisonnée par les passions partisans et où au fond personne ne se soucie plus de la vérité.

L'Humanité au défi

De M. Pierre Dominique, à la République :

Que pensent les communistes français du témoignage d'un homme qui après tout s'il n'est pas communiste est communiste, qui a pris souvent, longuement applaudi par eux, la parole dans leurs meetings et de qui jusqu'à ces derniers jours le parti se faisait gloire ?

Oh ! je sais : André Gide commence par écrire : « Je ne me dissimule pas l'apparent avantage que les partis ennemis... vont prétendre tirer de mon livre. » Il définit même ces partis « ceux pour qui l'amour de l'ordre se confond avec le goût des tyrans », ce qui est du Tocqueville, mais comme, au surplus, la définition ne s'applique pas à nous, qui n'avons le goût ni de Hitler, ni de Staline, et qui même en avons le dégoût, je n'en suis que plus à mon aise pour citer largement.

En mettant bien entendu l'Humanité au défi, soit de citer l'essentiel de mon article, c'est-à-dire les textes d'André Gide soit — mieux encore — de faire passer en feuilleton — c'est ça qui serait beau — le livre du voyageur.

L'avis presque fasciste

Un avis presque fasciste (de son propre aveu), c'est M. Alfred Fabre-Luce,

qui commence son article de l'Assaut en comparant Gide et Doriot...

Cher André Gide,
Vous semblez craindre que les adversaires du communisme ne fassent un trop grand succès à votre Retour de l'U. R. S. S. Vous n'aurez pas à me faire ce reproche. C'est votre position présente que j'entends dénoncer.
En vous lisant, j'ai été frappé d'une rencontre qui est certainement toute fortuite. Votre livre reprend et ratifie chacune des appréciations portées par Doriot sur l'état présent du régime soviétique dans son discours du 28 juin, à Saint-Denis. Une comparaison détaillée serait amusante. Je veux seulement retenir l'essentiel : vous pensez l'un et l'autre qu'un régime de castes s'est constitué en Russie. Cette identité de jugement entre deux hommes qui tout devrait séparer est, par elle-même, riche d'enseignement. L'intellectuel et l'ouvrier de Saint-Denis, l'ami de l'U.R.S.S. et le leader anticommuniste sont d'accord sur les faits : c'est que les faits sont vraiment devenus incontestables. Mais la différence des conclusions me semble plus curieuse encore que ces analogies. C'est l'ennemi de Staline qui manifeste envers lui une relative indulgence. C'est vous qui l'accablez, en refusant au système toute part de responsabilité. Après avoir loyalement posé la question, Doriot concluait : « La cause profonde de Péché socialiste en U.R.S.S., c'est que le marxisme ne tient aucun compte du facteur humain. » Vous n'envoyez même pas ce problème. Vous préférez employer ce procédé facile qui consiste à « sauver » une utopie en chargeant un bouc émissaire.

Et après cela, il demande à André Gide de s'embriger dans les rangs des « fascistes » français...

La mystique et la politique

M. Emile Burré (Ordre) n'est pas surpris du désenchantement de M. Gide :

Rien donc de nouveau dans le tout récent livre André Gide : Retour de l'U.R.S.S. André Gide a vu en Russie ce qu'il savait avant son départ qu'il y verrait pour son plus grand désagrément. Il reconnaît que, dans l'établissement du premier et du second plan quinquennal, Staline « a fait preuve d'une telle sagesse, d'une si intelligente souplesse dans les modifications successives qu'il a cru devoir y apporter, que l'on en vient à se demander si plus de constance était possible », mais qu'« après tant de mois, tant d'années, les fronts n'ont jamais été plus courbés », cela l'affecte cruellement. Il se souvient de Charles Péguy qui, au lendemain de l'affaire Dreyfus, souffrit lui aussi beaucoup de cet inévitable passage de la « mystique » à la « politique ».

André Gide s'était promis, dans son Journal d'être patient, de ne point exiger trop rapidement du milieu transformé la transformation des hommes qui l'habitent, mais il appréhende que ses jours soient comptés et il voudrait avoir trouvé son Dieu avant de mourir. C'est un protestant désespéré qui, par de violentes secousses, essaie de se donner un nouvel élan d'espoir. Il affirme aujourd'hui ce dont il doutera demain, ce qu'il niera après-demain dans son ardent besoin d'absolu. Que de fois, dans son Journal, revient, sous des formules diverses, cet aveu désolé : « Je ne prends plus mon parti d'être heureux. »

La liberté et l'U. R. S. S.

Les passages les plus remarquables (et de très loin) sont tous ceux qui concernent le muselage de la liberté en U. R. S. S. et qui peuvent être résumés par cette phrase, d'ailleurs citée dans tous les articles :

Je doute qu'en aucun autre pays, aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne d'Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus rassuré.

Al. Populaire, M. Séverin, se dit

d'accord avec l'auteur mais se garde bien de confondre les Soviétiques de Russie avec un véritable régime socialiste :

Je n'ai, pour ma part, rien trouvé dans ce livre qui pût modifier grandement l'idée que je me faisais des conditions de la vie spirituelle en U.R.S.S. Je savais bien que la pensée n'y est pas libre, et pas seulement en matière d'opinions politiques. Mais je savais aussi que le socialisme n'est pour rien dans cette oppression. Le socialisme n'asservit pas. Il libère. C'est lui qui, en donnant à tous les travailleurs — et cela voudra dire, à tous les humains — la libre disposition des richesses par eux produites, créera les conditions les plus favorables à la pleine et entière liberté des sentiments et de la pensée.

Le conformisme dont Gide s'inquiète tant pose des problèmes dont il faut sans doute chercher les solutions dans l'histoire des peuples de Russie, dans une analyse minutieuse des institutions soviétiques, de l'économie véritable et de la structure sociale réelle de l'U. R. S. S.

Il laisse dans l'absurde l'éventualité d'un régime socialiste où ne fleurirait pas le culte de la liberté.

Voici l'avis de M. Montagnon, avis particulièrement autorisé puisque le collaborateur du Front a lui-même étudié sur place la grande expérience russe :

Mon avis? Parce que j'ai pu moi-même étudier pendant quelques semaines cette grande expérience? Je puis le donner franchement. J'ai rendu hommage à l'immense effort industriel fait par les Soviétiques. Mais chaque fois que, dans une réunion, on me demandait de porter un jugement sur la vie politique je m'y refusais. Il m'eût fallu des heures pour expliquer la complexité de cet immense pays de 170 millions d'habitants, aux races nombreuses, dont les réactions diverses nous étonneront probablement bientôt (et l'opposition entre les Ukrainiens et les Moscouites peut devenir un facteur international de premier ordre). Il m'eût fallu faire appel à l'histoire, montrer que l'évolution des peuples est lente, que les méthodes gouvernementales se ressemblent étrangement à quelques décades d'intervalle. De peur de n'être pas compris, je préférerais ne rien dire.

« Une déception, non un reniement »

M. Jean Vignaud (Petit Parisien) pense qu'au fond, M. Gide est resté « un chrétien pénétré de l'esprit évangélique ». Et il écrit :

Ces constatations attristent et déçoivent André Gide, mais ce ne sont pas celles qui lui portent le coup le plus grave. Il faut se souvenir, comme nous l'avons dit, que le grand écrivain non conformiste est resté un chrétien pénétré de l'esprit évangélique. C'est un pasteur sans la foi et l'on en trouve la preuve dans ses Pages de Journal, où l'on peut lire : « C'est de la trahison du christianisme qu'est né le communisme », et, plus loin : « Le communisme n'aurait pas eu de raison d'être si le christianisme n'avait pas failli. » Un jeune critique, M. Maurice Sachs, vient nous rappeler fort à propos ces paroles dans une curieuse et spannende étude sur André Gide. Ces paroles n'expliquent pas le communisme, qui est né de l'évangile de Karl Marx et non de l'évangile du Christ. Mais elles expliquent le désespoir du pèlerin communiste. Il a été gracieusement touché dans son besoin de fraternité et d'amour universel.

C'est qu'en Russie soviétique, à la place de la terre promise, il a eu un monde dur et glacé où règnent l'inégalité, le goût du lucre et le manque de charité. Comment ne pas être choqué, s'écrie-t-il, par le mépris ou tout au moins l'indifférence que ceux qui sont et qui se sentent « du bon côté » marquent à l'égard des inférieurs, des domestiques, des manœuvres, des hommes et femmes de journée » et fallait dire : des pauvres. Il n'y a plus de classes en U.R.S.S., c'est entendu. Mais à y

a des pauvres. Il y en a trop; beaucoup trop. J'espérais pourtant bien ne plus en voir, ou même, plus exactement : c'est pour ne plus en voir que j'étais venu en U.R.S.S. » Comme on le voit, le Retour, d'André Gide, est le récit d'une déception et non d'un reniement; c'est le cri d'un cœur sincère et juste qui ne veut mentir ni à lui-même ni aux autres hommes. C'est pour cela que ce cri sera entendu.

En ce Tour d'horizon où nous nous sommes contentés de présenter les divers jugements portés sur Retour de l'U. R. S. S., nous n'avons pas à discuter l'opinion de M. Vignaud. Retenons plutôt de lui ce mot qui résume tous les articles rassemblés ici : « ...c'est d'une déception et non d'un reniement. »

LUCIDUS.